

## Chapitre 1

### **Tremblay, Amélie Tremblay**

(Juin)

*Mariage : moment où un homme cesse de porter un toast à une femme et où elle commence à lui porter sur les nerfs.*

**Helen Rowland**

Je hais les mariages. Je les déteste profondément. Je sais que ce n'est pas vraiment bien, que ça devrait être une occasion de se réjouir, de fêter l'amour de deux êtres qui s'unissent pour la vie – du moins, c'est ce que tout le monde prétend, même si neuf mariages sur dix se terminent par un divorce –, mais je ne peux m'empêcher d'exécrer les mariages.

Évidemment, je donnerais tout pour me marier aussi. L'idée que d'autres puissent profiter de cette institution et de tous les avantages et le prestige qui y sont associés, alors que je suis encore une pauvre célibataire, me rend malade de jalousie. Je sais, c'est mal... Du reste, je suis certaine de ne pas être la seule dans cette situation. Tous les célibataires conviés à cette noce doivent, en dépit des apparences, être secrètement en train de se morfondre.

Me voilà donc prise à jouer les demoiselles d'honneur, en ce 28 juin, au mariage de ma cousine, Sarah Gagné, et de Raphaël Nadeau. L'horreur ! Nous sommes à l'église Saint-Joachim, à Pointe-Claire, sous un soleil radieux et un beau 23 °C. Le ciel est d'un bleu intensément pur et quelques nuages discrets s'égrèment paresseusement, çà et là. Devant nous se profile la silhouette couleur azur du fleuve Saint-Laurent, non loin de l'endroit où il devient le lac Saint-Louis.

Sarah est de quelques semaines ma cadette. Et pourtant, elle s'est casée bien avant moi. Déjà âgée de vingt-huit ans, et je suis toujours seule. Dire que ma mère, à mon âge, avait deux enfants. C'est à mourir de honte. Vêtue d'une jolie – affreuse – robe de satin vert malade, les cheveux noués en chignon du genre « grand-mère » et les pieds serrés dans des chaussures à talons hauts de la même couleur que ma tenue, je m'efforce de sourire à qui mieux mieux, et de passer une journée la moins médiocre possible. Avec cette tenue, les autres demoiselles d'honneur et moi-même avons l'air d'une bande d'infirmières ou d'aliénées mentales échappées de l'asile.

Assister à des épousailles est d'autant plus pénible que, non contente de devoir célébrer l'union d'un couple dont on se fout complètement, de se faire frotter leur bonheur en pleine figure et de devoir faire semblant d'être heureux pour eux, on se fait irrémédiablement rappeler à quel point on est seule, malheureuse, désespérée et minable.

Je me console en me disant qu'un mariage est l'occasion rêvée de rencontrer des gens et de forger de nouvelles relations, voire de flirter avec de jolis mâles. Par ailleurs, l'un des garçons d'honneur, un certain Jérémie Michaud, m'est tombé dans l'œil ce matin. Plutôt grand, avec des cheveux roux – nuance *Paprika épice* n° 3,9 – qui forment une auréole de feu autour de sa tête, il est vraiment à craquer. Chacun de ses gestes semble empreint de grâce et de force et il dégage une étonnante joie de vivre. Ne reste plus maintenant qu'à attirer son attention.

Voilà que tous les invités doivent se presser sur le parvis de l'église pour prendre la photo. C'est sans doute ma chance, car les dames et garçons d'honneur doivent se regrouper autour des heureux mariés. Par un habile procédé, je parviens à me glisser tout près du beau Jérémie. Je lui décoche alors mon sourire de publicité pour pâte dentifrice avant de me tourner vers le photographe. Première victoire ! Il me rend mon sourire. Un pas de fait. Plus que dix mille à franchir...

Pendant d'innombrables minutes, invités, mariés, garçons et dames d'honneur posent pour les clichés qui immortaliseront ce jour atroce. Pardon, je voulais dire glorieux. Alors que le photographe nous annonce la dernière prise qui mettra fin au calvaire, Jérémie se penche discrètement vers moi.

– Vous avez un véhicule pour vous rendre à la réception ? Sinon, je peux vous emmener là-bas.

Mon sang ne fait qu'un tour et mon cœur s'arrête. Il faut croire que les heures de souffrance passées à tenter de me javelliser les dents avec des bandes blanchissantes n'ont pas été inutiles. Qui aurait dit qu'un produit aussi banal pouvait me permettre de trouver mon futur époux ? Bon, d'accord, je divague un peu.

– Je n'ai effectivement personne pour me conduire, et je serais heureuse de monter en voiture avec vous.

En fait, c'est totalement faux, car je suis venue avec mes parents. Pour les besoins de la cause, je crois que mentir ne peut qu'avoir des conséquences bénéfiques. Alors que tout le monde se prépare à partir pour la réception qui a lieu dans un hôtel non loin d'ici, je m'approche discrètement de ma mère.

– Maman, je ne partirai pas avec toi et papa, je monte avec Jérémie.

– Le beau jeune homme aux cheveux roux ? Il a l'air bien, il porte de belles chaussures. Des Mephisto, si je ne m'abuse, et bien cirées, en plus.

Ma mère, Maude Gagné, croit encore qu'on peut tout savoir d'une personne en regardant les souliers qu'elle porte. Le pire, c'est que cette manie m'a tellement influencée que je ne peux

supporter l'idée d'avoir des chaussures de mauvaise qualité, au cas où je rencontrerais quelqu'un comme elle qui me jugerait en observant mes pieds... J'espère juste qu'elle ne voudra pas aller parler à Jérémie...

– C'est ça, oui. On se retrouvera plus tard, d'accord ?

Je me sauve aussi rapidement que mes godasses, qui ont certainement déjà servi d'instruments de torture pour l'Inquisition espagnole, me le permettent. Je demande à Jérémie de me donner un moment, le temps d'aller voir si je suis présentable malgré mon déguisement de bonne fée marraine. Je me précipite dans l'église, histoire de trouver un coin tranquille et de m'examiner dans mon miroir de poche.

J'en profite pour me remettre un peu de rouge à lèvres. Même s'il est plutôt discret, ça rehausse ma bouche. Je suis plutôt chanceuse de ce côté-là, j'ai des lèvres assez pulpeuses. Pour le reste, par contre, on repassera, car c'est mon seul atout. J'essaie de retoucher mon fard à paupières pour faire ressortir mes yeux bleu gris. Mes cheveux châtain foncé, presque bruns – nuance *Brioche* n° 3,8 –, sont noués en chignon serré et me font ressembler à une bonne sœur, alors difficile d'utiliser ça à mon avantage. Il ne manquerait plus que le chapelet. Tant pis, il faudra bien faire avec. Avec mon mètre soixante-cinq et mes cinquante-cinq kilos – ni grande, ni petite, ni maigre, ni grosse –, on ne peut pas dire que j'attire beaucoup l'attention. Il faudra surtout compter sur mon rouge à lèvres et mon fard à paupières, on dirait. La situation n'est pas parfaite, mais pas désespérée non plus.

En fait, je tiens beaucoup de ma mère, autant sur le plan physique que psychologique. De taille moyenne, des cheveux bruns droits, des grands yeux et des lèvres pulpeuses, je lui ressemble un peu. Ma sœur Noémie ressemble davantage à mon père. Noémie et papa sont d'un naturel calme, sage, réfléchi ; ils

ne déplacent pas d'air, alors que ma mère et moi sommes davantage émotives, instinctives et emportées. Je réagis parfois fortement aux événements, tandis que Noémie reste de glace presque en toutes circonstances.

Je suis finalement Jérémie dans sa Honda bleue, enlève mes instruments de torture et m'installe confortablement pour la première fois depuis le début de cette misérable journée. C'est le moment ou jamais d'entamer une conversation privée et de créer des liens.

- Alors ? Vous êtes un copain de Raphaël, le marié ?
- Oui, c'est un ami d'enfance... Amélie, c'est bien ça ?
- Tremblay, Amélie Tremblay. Mais, appelez-moi Amélie.

Au magazine où je travaille, on m'a surnommée la « James Bond » du bureau, à cause de ma façon de me présenter.

- Si on se tutoyait, Amélie ? demande Jérémie en posant sa main sur mon genou, ça serait moins... intimidant.

Je tourne la tête afin qu'il ne remarque pas mes joues qui rougissent, car il va me prendre pour une madone coincée qui n'a jamais flirté de sa vie. Un peu plus et je vais glousser comme une écolière ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que Jérémie est vite en affaire, et ce n'est pas pour me déplaire.

- D'accord, si tu y tiens.

Jérémie me fait un sourire à faire fondre une banquise. Peut-être que le destin m'a fait dame d'honneur pour que je trouve enfin l'homme de ma vie ? Bon, je saute quelques étapes. Je devrais cesser de délirer un peu. Il est temps qu'on arrive à la

réception, car je crois qu'à force de voir les yeux de Jérémie se poser sur ma poitrine, je vais finir par mouiller ma petite culotte. Je m'empresse de sortir du véhicule et d'afficher mon air de parfaite dame d'honneur, au bras de mon charmant chauffeur. Si ça continue, mes joues vont craquer à force de sourire.

Depuis que j'ai commencé à lui parler, les regards que l'on me porte semblent différents. On m'observe avec un petit sourire entendu, comme si tous savaient qu'il allait se passer quelque chose de spécial. Je ne suis donc pas seule à m'imaginer des trucs, c'est rassurant.

Jérémie et moi approchons de la salle de réception, en passant par le jardin. Des fleurs de toutes les couleurs ornent le parterre, formant une harmonie de nuances et de lumières qui charme l'œil. Les mariés se sont arrêtés à l'entrée menant à la salle et attendent que tous soient là pour faire les lancers du bouquet et de la jarretière. S'il y a une chose qui m'énerve plus que tout des mariages, c'est bien ce rituel stupide et rétrograde ! Encore une fois, les célibataires sont mis en marge de la société, humiliés devant tout le monde et obligés de se prêter à cette tradition dégradante.

Les femmes se pressent en tas et se préparent à recevoir le titanesque bouquet de roses blanches qui, par ailleurs, doit peser une tonne. Sarah a dû se faire des biceps musclés pour le porter ! Cette fois-ci, c'est décidé, je ne participerai pas. Alors que je reste de glace devant ce triste spectacle et tente de m'effacer en me cachant dans un coin reculé, Jérémie me surprend par derrière.

En apposant doucement ses mains dans le creux de mes reins, il me pousse vers les cinglées qui attendent avidement le bouquet nuptial qui leur donnera l'ultime consécration de « bonne à marier ». Il me chuchote alors à l'oreille un « Bonne chance » en me donnant une tape sur les fesses. Mon cœur bat à tout

rompre. Je ne m'attendais pas à ça et je commence à croire avec excitation que nous finirons vraisemblablement dans le même lit, cette nuit.

Sarah se fait bander les yeux par son Raphaël sous les encouragements de la foule. Prostrée, je regarde désespérément ma sœur Noémie, sauvée de ce sort par son statut d'épouse, et qui m'observe en souriant. Je tente de me cacher parmi les enragées. Raphaël commence à faire tourner Sarah sur place, sous les rires excités de la famille. J'essaie d'aller le plus en arrière possible. Subitement, je sens une main qui me saisit le bras. Je me retourne. C'est ma mère qui me tire plus en avant.

– Maman !? Mais, qu'est-ce que tu fais ?

– Tu n'es pas assez en avant, ma chérie. Si tu te tiens en arrière, tu n'attraperas jamais ce bouquet.

Je résiste. Ma mère tire de plus belle en me disant que j'ai le droit d'être mieux placée. Mes efforts pour disparaître risquent de tomber à l'eau.

– Mais, je ne veux pas...

Tout à coup, j'entends un cri.

Je sens soudain un léger choc sur mon visage et un déplacement d'air en même temps que j'entends un bruit de tissu froissé. Puis tombe un silence de mort. Je cligne des yeux pour comprendre ce qui vient d'arriver. C'est en apercevant le paquet informe de feuilles, de fleurs et de rubans qui gît à mes pieds que je commence à saisir ce qui se passe. J'ai les cheveux pleins de pétales et une tige de rose prise dans mon soutien-gorge. C'est moi qui ai reçu le bouquet de la mariée, mais pas dans les mains, en pleine figure !

Je lève la tête pour voir une assemblée muette et mortifiée, qui regarde le bouquet, puis me regarde et regarde les fleurs à nouveau. Tous m'examinent. Je viens d'être ridiculisée devant tout le monde. Il faut que je trouve une façon de rattraper la situation, et vite.

Je me penche, ramasse la gerbe de fleurs déglinguée, feins un sourire naturel et brandis l'objet en décomposition avec une fausse fierté, comme pour dire : « C'est moi qui l'ai ! » La foule applaudit sans grande conviction, et je vois bien que tout le monde est mal à l'aise. Aux yeux de tous, je viens probablement de gâcher un moment qui se voulait merveilleux.

Alors que toute l'assemblée entre dans la salle en m'ignorant, je cherche Jérémie des yeux. J'espère que mon beau grand roux pourra me consoler de cette humiliation. Curieusement, il est introuvable. Dans ma détresse, je remarque à peine la salle de réception, décorée de mille bouquets de fleurs odorantes, de nappes colorées, de confettis, de paillettes, de rubans et autres jolies ornements. Tout suggère la fête, mais cela me semble purement secondaire, prise que je suis dans mon petit drame intérieur. Je ne cherche qu'à retrouver mon homme d'honneur.

Je me résous à aller m'asseoir près de la mariée et j'attrape au passage un verre de champagne que je m'empresse d'avalier. Je dépose par terre le bouquet maudit, que j'avais péniblement traîné jusque-là. J'aperçois alors mon cavalier assis à l'autre bout de la table, en pleine discussion avec une blonde pulpeuse qui affiche des yeux larmoyants et un air de « Bambi en détresse ». Il m'ignore complètement.

Je ne mets pas longtemps à comprendre qu'il préfère ne pas être associé à une nouille maladroitement telle que moi et qu'il a subitement décidé de m'ignorer. De toute évidence, il est aussi vite en affaire pour s'intéresser à une fille que pour la laisser.

Pour ce qui est de m'humilier, on peut dire que c'est doublement réussi. J'ai l'impression que tout le monde me regarde maintenant avec pitié.

\* \*  
\*

Douze heures et bien des verres d'alcool plus tard, je n'ai trouvé personne avec qui danser, sauf mon petit cousin de dix ans, Philippe. Ma gaucherie a éloigné tout mâle potentiel à au moins dix kilomètres à la ronde. Jérémie m'a évitée toute la journée et fait comme s'il ne m'avait jamais parlé. Il s'amuse avec la biche blonde qui roucoule sans arrêt. Je ne me suis pas sentie aussi misérable depuis longtemps. Non seulement je suis incapable de faire la conquête d'un gars visiblement abruti et facile, mais je ne suis même pas apte à attraper un simple bouquet de fleurs.

La nuit est tombée et les convives les moins ardues commencent tranquillement à quitter la réception, ce qui m'a permis, je l'avoue honteusement, de rafler quelques fonds de verre. Je me console en me disant que j'ai eu droit à de la nourriture et à plein d'alcool gratuitement. C'est déjà ça de gagné, je suppose. Ouille ! La tête me tourne et je commence à être somnolente. C'est le temps de ranimer les cellules grises et de prolonger mes capacités intellectuelles à l'aide d'un bon café.

Alors que j'ingurgite goulûment une bonne dose de caféine en écoutant Mick Smiley chanter à tue-tête *I Believe it's Magic* dans les haut-parleurs, je comprends soudain la raison de la déprime qui me frappe. Je regarde ma sœur, de trois ans mon aînée, et ma cousine Sarah, qui a mon âge. Toutes deux sont mariées et ont un bon emploi. Ma sœur Noémie, directrice des inspections et des analyses de marché à la Bourse de Montréal, a déjà deux enfants. Je suis envahie par le sentiment de n'avoir rien accompli. Du moins, rien d'important. Moi qui, adolescente, m'imaginai mariée,

mère d'au moins un enfant, rédactrice en chef d'un prestigieux journal et heureuse propriétaire d'une maison de banlieue dès l'âge de vingt-cinq ans, je suis mal partie.

Je suis encore désespérément célibataire, je n'ai qu'une minuscule chronique « fourre-tout » dans un magazine et j'habite dans un 3 1/2 aux murs épais comme du carton dans l'est de Montréal. Ma seule relation durable est celle que j'entretiens avec les plantes de mon salon et je n'ai des contacts physiques avec des hommes que lorsque je suis dans le métro et qu'il est tellement bondé que les gens y sont serrés comme des sardines. Pour une raison que j'ignore, c'est à ce moment-là, à demi étendue sur une chaise dans une salle de bal, que je décide qu'il est temps de faire quelque chose pour rectifier la situation. Bien que je n'aie aucune idée de la façon dont je vais réussir ce tour de force. Car je sens que si je ne fais rien, je vais finir en vieille sainte Catherine timbrée, qui tricote toute la journée sur son balcon en parlant à ses fleurs.

Mon père vient s'asseoir à côté de moi. Mon cher papa poule qui ne cherche qu'à protéger ses filles adorées et innocentes du monde extérieur.

– Amélie, ta mère et moi rentrons à la maison, veux-tu qu'on te dépose chez toi ?

– Non, vous restez près d'ici, alors que moi je suis à l'autre bout de la ville, ça va vous imposer un énorme détour.

– Tu en es sûre, ma chérie ? Tu as l'air plutôt mal en point.

– Oui, j'en suis certaine. D'ailleurs, je crois que tante Alicia me reconduira. Après tout, elle habite près de chez moi.

– Bon, comme tu voudras. Bonne nuit, Amélie, et prends soin de toi.

La vérité, c'est que même si j'ai une furieuse envie de partir, je préfère que mes parents ne me voient pas dans un tel état. Si je rentrais avec eux et qu'ils avaient tout leur temps pour m'examiner, je sais qu'ils s'inquiéteraient. Après avoir avalé mon café et fait rapidement le tour de la salle à moitié vide, je me rends compte que tante Alicia est déjà partie. C'est tout moi, ça ! Je n'ai même pas vérifié si elle était encore là. Je suis obligée d'appeler un taxi et d'emprunter de l'argent à l'un des invités, car je n'en ai même pas assez pour retourner chez moi. C'est vraiment gênant...

Pendant le trajet, ma tête recommence à tourner, et des haut-le-cœur me prennent chaque fois que le taxi s'arrête à une intersection. La combinaison des différentes boissons que j'ai prises et du café, sans doute. Ça m'apprendra à boire des fonds de verre. J'aurais dû rester à l'hôtel, en fin de compte, car le transport me donne la nausée. Prendre en note : ne pas mélanger différents types d'alcool et ne pas prendre l'auto lorsque je suis complètement givrée. Le chauffeur me jette constamment des coups d'œil inquiets et doit probablement prier pour que je ne sois pas malade dans son véhicule.

Après un trajet interminable, j'arrive à la maison, autant à mon soulagement qu'à celui du conducteur. Je parviens tant bien que mal à le payer, car les dollars dansent devant mes yeux et les chiffres des billets s'emmêlent dans mon esprit. Ma tête tourne de plus en plus, et je sens que mon repas cherche à prendre des vacances. Je grimpe les quelques marches de l'escalier intérieur en m'appuyant sur les murs et ouvre la porte avec toutes les difficultés du monde.

De justesse ! Dès que j'entre dans l'appartement, incapable de tenir debout plus longtemps, je m'effondre sur le sol. Incapable de bouger, toute la maison tourne autour de moi. Je n'en peux plus et je vomis sur le tas difforme autrefois appelé « bouquet de mariage » que je tiens encore dans mes mains.

Épuisée, je m'endors sur la moquette du salon.